

PERRINE  
SIMON-NAHUM

Les déraisons  
modernes





# Les déraisons modernes

## De la même auteure

*Les Juifs et la Modernité*, Albin Michel, 2018.

*Réflexions sur l'antisémitisme* (dir.), Odile Jacob, 2016.

*Passeurs d'Orient. Les Juifs dans l'orientalisme* (dir.), Éditions de l'Éclat, 2013.

*André Malraux. L'engagement politique au xx<sup>e</sup> siècle*, Armand Colin, 2010.

*Il s'est passé quelque chose... : le 21 avril 2002* (dir.), Denoël, 2003.

*La Cité investie. La science du judaïsme français et la République*, Les Éditions du Cerf, 1992.

Perrine Simon-Nahum

# Les déraisons modernes

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0726-9

Dépôt légal : 2021, avril

© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2021  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*Pour Dominique Schnapper.*





« Le vent se lève ! Il faut tenter de vivre ! »

Paul Valéry,  
*Le Cimetière marin*

« L'histoire était un bien qui lui appartenait de naissance et personne ne pouvait le lui retirer. »

Salman Rushdie,  
*Joseph Anton.*  
*Une autobiographie*



## Introduction

En 1961, Emmanuel Levinas introduisait l'un de ses ouvrages majeurs, *Totalité et Infini*, par cette réflexion : « On conviendra aisément qu'il importe au plus haut point de savoir si nous ne sommes pas dupes de la morale<sup>1</sup>. » Il nous mettait en garde contre la confusion qui peut s'instaurer dans nos esprits entre les dangers véritables qui menacent l'essence de notre humanité et les injonctions quotidiennes d'une bien-pensance qui cherche à infléchir nos conduites. Le même philosophe, toujours en introduction à ce grand livre, montrait les risques que nous courons à succomber à la « guerre » – tel est le terme qu'il emploie – qui résulte immanquablement de l'enfermement du monde dans la totalité d'une idée.

La situation que décrit Emmanuel Levinas est à peu près celle que nous connaissons aujourd'hui dans l'ensemble de nos sociétés. De toutes parts, des voix s'élèvent pour critiquer la manière dont nous nous comportons, soit à l'égard de nos semblables, soit vis-à-vis de la nature, et indiquer le chemin à suivre. Il ne s'agit évidemment pas de fermer les yeux sur les risques réels

---

1. Emmanuel Levinas, *Totalité et Infini. Essai sur l'extériorité*, Le Livre de poche, 1971, p. 5.

que nous encourageons, au nombre desquels la dégradation des conditions climatiques et de l'environnement. De même, il paraît tout aussi légitime de dénoncer certaines formes d'inégalités ou de précarités. On doit en revanche, comme nous y invite le philosophe, refuser le conformisme auquel les moralisateurs de tous bords voudraient nous contraindre, jusqu'à désigner comme déviants et exclure de la fraternité humaine ceux qui n'acceptent pas de s'y plier. Car sous couvert d'une vision vertueuse du monde, c'est en réalité un puissant nihilisme qui s'exprime à travers les plus radicaux de ces discours et porte atteinte à notre bien le plus précieux : notre capacité d'agir dans le monde, le pouvoir que nous avons de construire nos vies.

Telle est l'hypothèse dont part ce livre. Il cherche à comprendre comment, depuis la fin des années 1980, nos représentations se sont brouillées, en venant même à s'inverser, passant du positif au négatif, jusqu'au « ressentiment<sup>1</sup> ». Le *xxi<sup>e</sup>* siècle, désormais bien entamé, n'a fait que prolonger le climat de méfiance envers l'histoire sur lequel s'était achevé le *xx<sup>e</sup>*. On aurait pu croire que grâce à la diffusion des connaissances, en mettant à notre disposition une information quasi infinie et aisément accessible, nous aurions porté un regard plus apaisé sur les choses et gagné en assurance. Il n'en est rien. Ce n'est pas tant que le monde soit devenu plus complexe, mais nous qui avons cessé de nous faire confiance. La récente pandémie l'a bien montré. En l'absence d'un savoir faisant autorité, le caractère inédit du virus et de sa diffusion a permis tous les excès, chacun confondant opinion et connaissance, et, plus

---

1. C'est ce que signale la philosophe et psychanalyste Cynthia Fleury dans *Ci-gît l'amer. Guérir du ressentiment*, Gallimard, 2020.

encore, morale et politique. Effrayée par les hésitations des experts, déroutée par la forme contradictoire des débats entre spécialistes, l'opinion a tout reçu et tout restitué sans s'embarrasser de paradoxes. Peu nombreux sont ceux qui auront relevé la contradiction qu'il y avait, par exemple, à affirmer que la pandémie témoignait des désordres causés par le progrès technique et scientifique, et à s'indigner en même temps de l'impuissance des médecins à soustraire à une mort certaine les malades gravement atteints. Le mal dont souffrent nos sociétés va bien au-delà de la puissance des réseaux sociaux ou des informations erronées et anxiogènes qu'ils relaient et amplifient. Il s'alimente au relativisme avec lequel nous considérons ce qui nous environne et sur lequel fleurissent les théories du complot.

C'est ici que se situe le principal danger qui nous guette : celui d'une démission individuelle et collective au vu de notre incapacité à définir une stratégie d'action et à nous entendre sur celle-ci. Le parallèle avec les années 1930, tant rebattu au cours des dernières années lorsqu'on s'inquiétait encore de l'arrivée des populismes au pouvoir – ils s'y sont largement installés depuis –, prend ici tout son sens. S'il n'a rien perdu de sa justesse quant à la montée des forces hostiles à la démocratie et au développement de la haine de l'autre qui se renforce au contact de la peur de l'infection sanitaire, il est plus pertinent encore s'agissant de l'état d'impréparation des esprits qui précéda le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale et caractérise aujourd'hui l'état de nos sociétés : un sentiment d'inquiétude diffuse, la peur du lendemain et l'incapacité à formuler les éléments d'une pensée rationnelle capable de définir une conduite à tenir. En recourant à l'anathème, les discours normatifs à la mode nous condamnent à l'impuissance et ne

font qu'ajouter à la confusion et à la désorientation qui sont les nôtres.

Il faut donc repenser le présent et la manière dont nous nous y inscrivons. Pour cette raison, ce livre convoquera à la fois l'histoire et la philosophie. La volonté de les remettre en dialogue s'enracine dans une conviction : la nécessité où nous sommes de renouer, sur le plan politique, mais aussi philosophique, avec l'idée d'un individu responsable du monde. Celui-ci a en effet disparu de notre horizon intellectuel en même temps qu'une certaine histoire politique. Prolongeant le thème de la « fin de l'homme » énoncé par Michel Foucault dans *Les Mots et les Choses*<sup>1</sup>, les philosophes ont été en effet nombreux à jouer avec l'idée de son effacement pour ne pas paraître en retard sur une époque en mal d'elle-même et d'un certain héroïsme. Le sujet, tel que l'avait établi la philosophie classique, a quitté l'horizon de la pensée. Les historiens du politique ont eux-mêmes renoncé à leurs sujets d'étude traditionnels, réintroduisant par la suite l'individu davantage par le biais de l'analyse de ses récits que de ses actions. L'homme s'est ainsi trouvé excentré au sein d'une histoire dont il ne possédait plus les clés. Soumis à des forces qu'il ne contrôle pas, il est devenu le jouet des pulsions ou de la langue qui le traversent tout comme, sur le plan collectif, d'une stratégie de pouvoir qui ne dit pas son nom. La fin des grands récits annoncée par le philosophe Jean-François Lyotard à la suite de l'effondrement du marxisme et des discours tiers-mondistes s'est contentée d'entériner

---

1. Michel Foucault, *Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines*, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1966.

les choses au niveau géopolitique. Aujourd'hui, les pensées effondristes et les théories essentialistes sont venues prendre le relais de ce nihilisme. Ce sont nos déraisons modernes. Les premières nous annoncent notre disparition physique de la surface de la Terre ; les secondes nous assignent à une identité qui ne doit plus rien à notre volonté mais tout aux structures qui nous façonnent.

Entamée avant la pandémie, notre réflexion ne pouvait se poursuivre sur le même mode. Peut-être son urgence s'en fait-elle encore sentir davantage. Avec quelques autres qui nous accompagneront tout au long de ce livre, le moment nous semble propice pour rappeler l'importance de l'individu historique. Déjà, les dernières décennies ont montré la volonté des philosophes d'émanciper l'homme des nombreux déterminismes qui le contraignent. Ce dernier a retrouvé une part d'existence depuis ses marges. Elles se définissent d'abord depuis l'extérieur, passant par toute une gamme d'attitudes, depuis le principe de « reconnaissance » énoncé par le philosophe allemand Axel Honneth, jusqu'à l'« égalité radicale » appelée de ses vœux par l'Américaine Judith Butler, qui lui confèrent la garantie qu'il compte pour le monde et donc à ses propres yeux. Mais ces marges sont tout aussi intérieures. L'individu post-moderne n'a de cesse de s'interroger sur son genre, son sexe, ses émotions, passant et repassant les lignes de son enveloppe corporelle et spirituelle pour trouver sa place dans le monde. Elles ont enfin récemment pris une allure topographique, traçant les contours de communautés politiques qui renvoient aux lieux et aux places sur lesquels il s'assemble.

Pourtant, s'il se construit dans la relation, l'individu ne saurait se trouver tout entier défini par elle.

Il s'affirme au contraire comme sa condition de possibilité en choisissant ou non de s'y investir. Il peut en effet s'y soustraire, décider de ne pas s'y engager, s'il considère qu'elle met en jeu son être le plus intime. Il n'en continuera pas moins à exister. C'est sans doute ce point qui nous différencie des philosophies évoquées plus haut. Ainsi le sujet auquel nous nous intéresserons est un sujet historique qui ne dépend pas entièrement du monde et ne s'analyse pas non plus comme l'effet des structures sociales ou politiques.

Cela nous conduit à nous interroger à la fois sur la qualité de la relation et le sens qu'elle revêt. Le fait que la relation ne suffise pas à faire l'individu, contrairement à ce qu'affirment ces philosophes, renvoie à l'idée qu'elle n'est jamais univoque. Dès lors qu'elle met en lien deux êtres, elle suppose une interprétation, c'est-à-dire de la part de chacun d'eux l'effectuation d'un pas de côté, une prise de distance destinée à lui donner son sens. Qu'il le conçoive, ou que ce sens lui soit destiné, l'individu y a donc toujours part. C'est en cela que la relation lui permet de s'y construire. À travers elle, il connaîtra la vie, l'amour, l'amitié, mais aussi la perte ou le deuil. Chacune fera histoire à l'aune de sa vie. Au-delà, elle le relie à des ensembles qui le dépassent et dans lesquels il lui est possible de s'engager collectivement. Prise en ce sens, la relation permet enfin d'éclairer la complexité et l'ambivalence du monde qui nous entoure. Elle tisse les motifs d'un nouveau récit qui prend soin de maintenir ouvertes les questions que nous nous posons.

Le sujet n'existe que dans l'histoire. Pourtant, comme nous l'ont montré les trois dernières décennies depuis la chute du mur de Berlin, l'histoire peut aussi disparaître de notre horizon. Elle a ainsi semblé s'effacer après la chute du communisme, sous son aspect politique



du moins, détrônée par l'économie et la révolution technologique. Le diagnostic produit par Barbara Stiegler d'une nécessaire adaptation de l'individu au monde n'est donc pas entièrement faux. On s'en séparera en refusant l'idée selon laquelle notre modernité aurait fait de nous des êtres seulement adaptables<sup>1</sup>. Certes, l'histoire nous a rejoints au moment où nous étions le moins préparés à l'affronter. Mais la crise de la Covid-19 et la difficulté à stopper la diffusion du virus n'ont pas seulement souligné notre état d'impréparation face à un risque majeur. Cette crise a aussi affirmé l'urgence qu'il y a aujourd'hui à refaire histoire et à mobiliser pour cela un individu en situation d'y intervenir. Car il ne s'agit pas seulement d'opposer une réponse conjoncturelle à un ennemi qui mute en permanence, mais d'adopter des mesures qui, à l'image de la fermeture des frontières ou du confinement, ne sont pas sans incidence sur les libertés publiques et pourraient porter atteinte au projet politique des démocraties. Elles exigent que nous soyons sûrs, dès lors, des principes que nous souhaitons défendre et des lignes que nous refusons de franchir.

Les lendemains de la catastrophe, nous y sommes. Qu'aura-t-elle changé à nos façons de voir ? Beaucoup de choses si nous refusons de la considérer du seul point de vue de l'émotion, mais dans un mouvement de retour réflexif sur nous-mêmes et en nourrissant un optimisme mesuré quant à l'avenir ; si nous décidons de sortir de ce qu'on a désormais coutume d'appeler la « sidération ». Arrêtons-nous un instant sur ce terme et ce à quoi il renvoie. Il est apparu sous la plume

---

1. Barbara Stiegler, *Il faut s'adapter. Sur un nouvel impératif politique*, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2018. On lira également de la même auteure *De la démocratie en pandémie. Santé, recherche, éducation*, Gallimard, coll. « Tracts », 2021.

des journalistes et des écrivains à la suite des attentats perpétrés en janvier 2015 pour désigner un temps en suspens, un temps qui n'appartiendrait plus ni à l'histoire ni à la pensée, tant la transgression terroriste avait brutalement interrompu le cours des jours<sup>1</sup>. C'est dans le livre à quatre mains de l'historien Patrick Boucheron et de l'écrivain Mathieu Riboulet, revenant sur les mois qui suivirent l'attentat de *Charlie Hebdo* et de l'Hyper-Cacher, que l'on en trouve l'expression la plus juste. Réfléchissant à l'ébranlement causé, ils concluaient à l'impossibilité d'en traiter sur un mode littéraire ou disciplinaire ancien. Il fallait « prendre dates » ; il fallait ce temps-là pour que nous puissions nous l'approprier. Que dire aujourd'hui, après l'assassinat de Samuel Paty ?

Précisément qu'il est grand temps de réagir. Le moment est venu d'entamer un processus de *désidération*. Les sociétés démocratiques modernes se sont caractérisées par le choix de l'histoire. Ce qu'on a défini à partir des années 1960 comme une « post-modernité » nous en a sortis et certains nous prédisent même un « avenir post-apocalyptique » dont on voit mal ce qu'il signifie puisque la seule certitude que nous ayons, selon eux, est que nous ne serons plus là pour le voir<sup>2</sup>. Ce langage catastrophiste ne convient pas à une position scientifique. Nous avons en réalité changé de monde sans en construire un nouveau. Cela n'était probablement ni possible ni souhaitable. Mais à défaut de savoir nommer l'époque que nous vivons, il est grand temps de nous la réapproprier.

---

1. On pense notamment ici à l'ouvrage cosigné par l'historien Patrick Boucheron et l'écrivain Mathieu Riboulet, *Prendre dates. Paris, 6 janvier-14 janvier 2015*, Verdier, 2015.

2. Cf. Fr. Courchand, « #En face, 8 février 2019 », YouTube.

Si le point de vue de l'histoire s'arrime ici à la philosophie, c'est dans la mesure où toutes deux s'entendent pour affirmer qu'il est temps à présent de retrouver nos esprits. Cela passe d'abord, comme on le verra en première partie de cet ouvrage, par le fait de déjouer les déraisons modernes qui ont envahi l'espace du débat sous la forme des pensées effondristes ou d'une guerre des identités. Prenant la suite des philosophies du soupçon, elles achèvent en effet de nous exclure de l'histoire. Car qu'ont-elles à proposer à la place ? Rien qui nous permette de reprendre pied dans le monde. La philosophie de la relation que nous évoquerons en seconde partie du livre ne se contente pas d'en produire la critique. Elle en dévoile également le fondement ultime. Car sans l'avouer, ces philosophies, dont les pensées apocalyptiques et essentialistes sont aujourd'hui la pointe avancée, ne sont que la figure ultime de théories que l'humanité a souvent croisées sur sa route et qui ont pris dans notre modernité le nom de « nihilisme<sup>1</sup> ». La philosophie de la relation qui met en son cœur le sujet historique permet d'y répondre. Tel que nous l'entendons, c'est-à-dire ancré dans l'histoire, ce combat contre les déraisons modernes ne se contente pas en effet d'engager les individus à agir dans le monde ; il fait signe vers les idéaux au nom desquels sont formulés ces engagements.

---

1. Je renvoie ici au recueil dirigé par Marc Crépon et Marc de Lau-nay, *Les Configurations du nihilisme*, Vrin, coll. « Problèmes et controverses », 2012.



10. L'effacement du réel.....	68
11. La guerre des identités .....	72
12. La « perte du monde » .....	83

## SECONDE PARTIE

### Refaire histoire

1. Les puissances de l'histoire .....	95
2. L'histoire en quête d'elle-même .....	102
3. Que nous faut-il pour agir ? .....	106
4. L'histoire n'a jamais été unique.....	111
5. En lisant <i>Le Premier Homme</i> .....	120
6. Des hommes et des papillons.....	123
7. Une philosophie de la relation.....	126
8. <i>Take care</i> ou prendre soin.....	131
9. Vivre les ruptures.....	139
10. L'amour est-il toujours l'amour ? .....	145
11. Les deux visages du féminisme .....	151
12. Pour un universalisme éthique .....	159
13. Comment parler de l'extérieur ? .....	163

<i>Table</i>	207
14. Mettre en récit .....	167
15. La force des institutions.....	173
16. S'engager ? .....	177
17. Une éthique cosmopolitique.....	182
<i>Conclusion.</i> Réenchanter la raison.....	187
Bibliographie.....	193
Remerciements .....	203